

Ewa Lipska

Née le 8/10/1945 à Cracovie, poète et prosateur. Elle a publié entre autres : *Poèmes*, 1967 ; *Deuxième recueil de vers*, 1970 ; *Troisième recueil de vers*, 1972 ; *Quatrième recueil de vers*, 1974 ; *La Maison de la Jeunesse Paisible*, poèmes, 1978 ; *La mort vivante*, prose poétique, 1978 ; *Cinquième recueil de vers*, 1978 ; *Ce n'est pas de mort qu'il s'agit mais d'un blanc cordonnet*, 1982 ; *Poèmes nouveaux*, 1983-84-85.

La poésie d'Ewa Lipska se révèle dans une tentative de stylisation de différents moyens d'expression de la personnalité : lettre, monologue intérieur, essai, digression philosophique. Les thèmes majeurs récurrents de cette poésie sont l'enfance et la mort, réflexion sur la condition humaine, l'errance de l'homme. Poésie empreinte d'humour et d'ironie grâce à une distanciation des émotions. La réflexion intellectuelle prime.

AU REVOIR LES GENS

Au revoir les gens
Je loue le monde
avec tout le confort.
Des armoires de montagnes et de collines.
Des tapis de plaines
Des containers de volcans.
Des valises de terres et de presque îles.
Des boîtes d'air.
Des chapeaux de lacs
avec des plumes de jonc.
Des clepsydres de déserts.
Des océans dans des boîtes de bière.
Une aurore boréale sur la table.
La trame des méridiens et des parallèles
enveloppant les gens les bêtes les plantes.
Des châles de vigne vierge.
Des cimetières recouverts de rouille.
La toile d'araignée du temps
avec un coucou à quartz.

Dans la maison des malades incurables
je viens voir mon pays.
Sur la prairie recouverte d'un journal
une bouteille cassée.
Un feu follet à la fenêtre.
Au revoir les gens.
Derrière la porte m'attend
une baleine de granit.

LA TABLE FAMILIALE

La table familiale est bien plus grande
qu'une table ordinaire ;
Il y a de moins en moins de tables comme celle-ci.
Nous sommes assis et grand-mère
encore une fois affirme que la révolution a interrompu
sa confection d'une robe qui
partit pour le front inachevée.
Le bâti s'est sûrement défait — déplore grand-mère —
on l'a fusillée.

Le bortsch est trop salé. La mer est trop vaste ;
La famille n'a rien à se dire.
Chacun garde son propre paysage devant le yeux
arrive sur son quai à une heure différente.
Grand-mère pense : la révolution a interrompu
la confection de la robe qui est partie
inachevée pour le front. Le bâti s'est défait.
On a fusillé la robe. Mais la révolution
a tout de même vaincu. Aujourd'hui partout
on honore le portrait de la robe.

Pourtant la mode change. La jeune génération
pense : je peux boire un verre de vodka
mais je dois boire une tasse de thé.
Je peux parler fort ou crier
mais je dois me taire.
Je peux parler en anglais ou en espagnol
mais je dois parler une langue tout à fait autre.
Je dois ma vie à la patrie et 300 zlotys
à Franek.

La génération encore plus jeune pense :
si on a fusillé la robe alors grand-mère
a perdu le tissu.

Quand assise à mon bureau je pense
à la table familiale je vois
par la fenêtre les enfants qui
traversent en courant les voies ferrées
au passage interdit.
Même en cela ils ne sont guère différents
des autres générations.

JE TRAVAILLE ICI

Je travaille ici. A l'Est de l'Europe.
Environnée de chiens. Petits et disgracieux.
De gens tristes ou bien ivres.
Ou tragiques comme chez Auguste Strindberg.
Sur le bureau une conserve de poème.
Un gant. Des lettres. A la fenêtre l'encre.
Au milieu de la pièce un fauteuil
de la tombe de Toutankhamon.
Le papier respire encore
mais avec peine. A la nitroglycérine.
Mon temps. Mon corps. Ma vie.
Tout à usage unique
comme une robe de papier ou une serviette.
Seule certitude — l'ombre dans l'angle de la pièce.
Taxi noir
qui s'agrandit avec les ans.

RECETTE

C'est après le petit déjeuner qu'il faut
se suicider.
Au petit déjeuner il vaut mieux boire un verre
de lait.
Le lait contient beaucoup de vitamine A.
La vitamine A prévient les maladies
de l'œil.
L'œil sert à regarder.
Et il faut regarder
le monde.

C'est le plus discrètement possible qu'il faut
se suicider.
Sans plus de bruit
qu'une mouche qui passerait par
la corde d'un violon
telle une petite boule de duvet ou bien peut-être
avec un soupir seulement.

Et les miettes de pain
il faut les jeter aux oiseaux.
Pour qu'ils continuent à vivre.
Pour qu'ils continuent
à vivre.

INCERTITUDE

Notre avenir est une plaine toujours plus courte.
Dans la multitude des étoiles il est visible comme un pâle jardinier
contemplant d'un regard tragique la joubarbe qui se meurt
sachant qu'il sauvera pas le jardin de la flétrissure.
Nous savons — rien. Nous prenons une forte dose d'espoir
et nous allons de l'avant. Avec le Club Vacances Orbis.
Sur le Mont Blanc. On entend la solitude au sommet.
Nous nous servons de l'idée comme d'un stylo.
Tous les lieux de notre terre sont convoités
par des nouveaux. Des gens comme nous. Avec des affectations
dans les mains
Ils arrivent à pied ou en autobus. Pour le voyage
ils prennent des sandwiches de la boisson l'altérité et leur angoisse.

Dès que je serai mort — un nouveau Norwid
fera sa valise ou bien le portier du cabaret
ou la neurasthénique Ophélie
qui posant pour un peintre qui faisait son portrait
se jette dans la vague pour avec elle
de la tête heurter le rivage.
Ceux qui sur la grève essaieront les alliances
les perdront inopinément dans cette masse d'eau
et s'éloigneront l'un de l'autre en laissant des traces.

Pour les hommes du futur
les traces seront prétexte à une promenade sur la terre.
Elles prouveront qu'il y eut autrefois des jardins.
Elles seront la conque sur le rivage que quelqu'un portera
à l'oreille pour y entendre dans son mugissement
que jadis quelqu'un parla à quelqu'un
d'amour.

Il n'y a que l'histoire en forme de roue
qui se sente sûre d'elle
comme le poisson dans le ventre du pêcheur.

UN JEUNE ALLEMAND A UNE RENCONTRE-SIGNATURES

Je m'appelle Albrecht Dürer
mais je ne suis pas peintre.
Je n'ai pas écrit de livre sur les fortifications des châteaux
ni sur les proportions humaines.
13 types d'hommes et 13 types de femmes.
J'habite dans la petite ville de Marburg sur la Augustinergasse.
L'esprit de Gottfried Benn vend ici de la charcuterie à présent.
J'adhère au parti des verts. J'ai 35 ans.
Je suis allé à Auschwitz.
Avec un ouvre-boîte
j'ai ouvert le passé.
Je ne veux pas abolir l'histoire
bien que je sois avocat.
Je ne veux pas être définitivement coupable
parce que je suis allemand.
Parfois je rêve de dépôts de ferraille.
De balustrades sur des précipices.
J'ai vu de près le communisme.
Des étoiles rouges sur un ciel moisi.
Aux arbres en place de feuilles
se balançaient des manteaux gris.
J'ai dressé des colombes de la paix.

Vous pensez que l'humanité est délirante ?
Ceux qui délirent pourtant sont illisibles.

Traduit par Isabelle Macor-Filarska